

**Inter**  
Art actuel



## **Turbulures (aspirations) / Tout doit-il vibrer?**

**Jean-Pierre Gauthier**

Nathalie Côté

---

Numéro 103, automne 2009

Le futurisme a 100 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Côté, N. (2009). Turbulures (aspirations) / Tout doit-il vibrer? Jean-Pierre Gauthier. *Inter*, (103), 68–69.

---

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



## Turbulures (aspirations) / Tout doit-il vibrer ?

— NATHALIE CÔTÉ

L'objet est inédit. Il ne ressemble à rien et évoque mille choses : un serpent, un intestin, un réseau de lignes chaotiques formant un dessin aléatoire dans l'espace. *Turbulures (aspirations)* de Jean-Pierre Gauthier, présenté au Lieu à l'automne 2008, était constitué de quatre longs conduits de ventilation recouverts de papier d'aluminium et de pigments noirs. Le réseau de tuyaux grondant en sourdine était suspendu par des dizaines de fils dont on ne pouvait identifier avec certitude la fonction. Ils disparaissaient pour s'abîmer dans un trou percé à même l'un des murs de la salle d'exposition, connectant l'engin à un ordinateur caché derrière les cimaises. Voilà une proposition qui prend son sens davantage dans l'interprétation du dispositif – affirmant au passage le décloisonnement des disciplines artistiques – que dans les qualités plastiques de l'objet lui-même et l'émotion esthétique qu'il suscite.

Depuis vingt ans, Jean-Pierre Gauthier a produit des sculptures cinétiques et sonores peuplées d'assemblages de tuyaux et de divers objets puisés dans l'univers domestique<sup>1</sup>. Pour son premier séjour au Lieu, l'artiste a construit une pièce qui rappelle l'esthétique des films de science-fiction *Alien* et *Star Trek : Alien* pour ses côtés organique et monstrueux ; *Star Trek* pour son aspect métallique et son futurisme *kitch*. Cette sculpture est aussi un « instrument de musique » avec lequel l'artiste produit des pièces sonores, comme il l'a démontré lors de la performance produite en duo avec Mirko Sabatini pendant la soirée d'inauguration de l'exposition.

Ce système de tubulures, où passe le vent et le son, s'apparente à un système digestif. Ce n'est pas si étonnant, quand on pense que les références au monde de l'hygiène sont partout dans l'œuvre de Jean-Pierre Gauthier, mises à part quelques pièces comme *Piano trafiqué* (1997) et *Tuttotondo* (2003) où des dizaines de fils et autant de tubes semblent fouiller les entrailles d'un piano et d'une batterie. Le plus souvent, ses machines vibrantes sont faites de tubes et de conduits divers, mais aussi de vadrouilles, de papier hygiénique et de savon, de sceaux de toutes sortes formant des assemblages aériens que l'artiste met en mouvement. Tout cela reste pudique cependant,

particulièrement dans *Turbulures (aspirations)* où tout est caché<sup>2</sup>.

Cette sculpture nous semble un objet à part dans le travail de l'artiste. Elle a une unité plastique qu'on retrouve rarement dans son œuvre où ce sont le plus souvent les assemblages déglingués et plus disparates évoquant les œuvres du sculpteur Jean Tinguely auxquels on pense d'emblée quand il s'agit d'envisager le travail de Jean-Pierre Gauthier. Même si la référence est évidente et a été maintes fois reprise, on ne voudrait pas s'en priver ici tant les sculptures de Tinguely neutralisent la domination de la machine et de la mécanique en s'en moquant et en les mettant à distance.

Cacher ou montrer le dispositif ?

Contrairement à la plupart des propositions de Jean-Pierre Gauthier, dans ce dernier ouvrage une grande partie du procédé est hors de la portée du regard des spectateurs : les petits ventilateurs sont cachés dans les tuyaux, comme les micros qui captent le son du passage du vent. L'ordinateur qui sert d'amplificateur est installé derrière un mur. Entourant la sculpture, quatre haut-parleurs diffusent le son artificiellement amplifié. L'énigme de l'œuvre constituera la recherche de la nature du son, aussi ambiguë que la structure qui le porte.

Le programme qui gère *Turbulures (aspirations)* a été réalisé



avec l'aide du centre d'artistes Avatar où l'artiste a conçu l'interface gérant l'installation. C'est le « cerveau » de l'œuvre qui amplifie les sons que produit l'air aspiré dans les tuyaux. Le dispositif caché derrière les cimaises donne un aspect théâtral à l'œuvre. Dans un sens, comme cela arrive souvent avec l'art technologique, on constate une rupture avec la culture moderniste qui tente de déjouer les illusions et de mettre à nu la mécanique, de la déconstruire pour mieux en révéler la vanité. *Turbulures (aspirations)*, tout en étant une machine improductive, ne participe pas clairement à une remise en question de la technologie, mais en perpétue davantage la fascination.

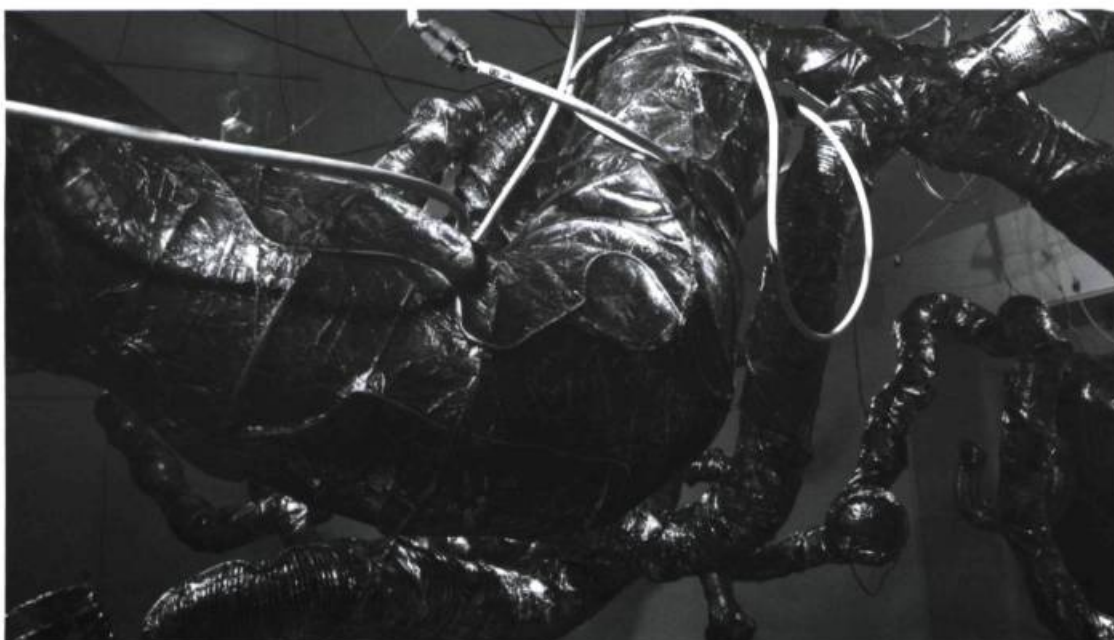
#### Faire du bruit, un art

Le son participe à l'originalité du travail de Jean-Pierre Gauthier, plus ou certainement autant que

la dimension strictement plastique de son œuvre. Il y a en effet dans cette pratique – on l'a constaté lors de la performance que l'artiste a livrée pendant l'inauguration de l'exposition – une place déterminante donnée au travail d'exploration sonore, quoique cela reste toujours abordé en dilettante. Michel F. Côté souligne à cet effet : « Agir librement en pinçant une guitare par les ongles plutôt que par les cordes sera toujours un acte disgracieux pour le musicologue qui inventorie le geste expert. Il y a cependant une résistance qui ne vient pas uniquement de quelques musiciens – proclamés tels – qui contestent cette main basse. Martin Tétreault, Christof Migone, Raymond Gervais, Jocelyn Robert, Nathalie Derôme, Pierre-André Arcand, Robert Racine et Gauthier sont aussi, à leur manière, des insurgés (la liste est incomplète,

il y en a d'autres). Ils ne sont pas des musiciens ; ils s'appliquent à l'art sonore : le son n'est pas qu'affaire d'instrumentistes »<sup>3</sup>.

Jean-Pierre Gauthier poursuit, tout comme le fait un grand pan de la production contemporaine, un travail contre la spécialisation du métier de l'artiste entamé depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle avec Marcel Duchamp. Dans cette perspective, l'artiste en arts visuels n'a pas de métier particulier, si ce n'est celui d'affirmer sa liberté de puiser dans toutes les disciplines. L'exploration sonore en est un exemple. Devenue omniprésente dans les pratiques actuelles, elle multiplie les possibilités de l'installation en accroissant les stimulations de nos sens surstimulés, en quête de sensations inédites que le pur visuel ne comblerait plus. ■



#### Notes

- 1 Outre le prix Sobey Art, l'une des plus importantes reconnaissances canadiennes, qu'il a obtenu en 2004, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) lui consacrait en 2007 une exposition rétrospective rassemblant ses œuvres réalisées depuis 20 ans. Une exposition sur son travail est en tournée dans des musées américains et canadiens jusqu'en 2010.
- 2 C'est en opposition avec la série d'œuvres *Cloaca* de Wim Delvoye où l'artiste belge reconstitue et montre le système digestif.
- 3 Michel F. Côté et al., *Jean-Pierre Gauthier*, catalogue de l'exposition, du 10 février au 22 avril 2007, Musée d'art contemporain de Montréal, p. 24.

**Nathalie Côté** est critique d'art. Depuis dix ans, elle collabore à l'hebdomadaire *Voir* ainsi qu'au quotidien *Le Soleil* de Québec et publie de nombreux textes dans différentes revues d'art contemporain. En 1998, elle obtenait une maîtrise ès art en histoire de l'art à l'Université de Montréal.